

L'art du jardin a connu une longue évolution de l'Antiquité à nos jours. Parfois, il eut l'air de disparaître en se cantonnant dans des espaces restreints comme le cloître des abbayes ; puis un style nouveau a été largement repensé à la Renaissance aux XVe et XVIe siècles ; ensuite, ce fut un phénomène de société triomphant en Europe durant toute l'Époque Moderne jusqu'au XIX^{ème} siècle ; enfin, un engouement général se manifeste à nouveau en ce début du XXI^e siècle.

Outre l'utilisation constante de végétaux choisis, arbres, arbustes, fleurs ... , le jardin est caractérisé par quelques éléments qui définissent sa spécificité. En premier lieu un tracé adapté à son lieu d'implantation. En deuxième point, une clôture qui le coupe de la campagne environnante. Une troisième exigence, la proximité d'un accès à l'eau. Enfin, en quatrième position, des ornements décoratifs comme des parterres, des alignements, des bassins, des statues, des topiaires. C'est l'ensemble de toutes ces composantes plus ou moins élaborées qui permet de dire : « voici un jardin ».

Qu'est-ce que l' *Ars topiaria*

Quand ce mot « topiaire » est-il apparu ? A l'origine, il s'agit de fresques apposées sur le mur de la maison grecque comme « *Le printemps* » qui se trouve au Musée archéologique d'Athènes et date de 1500 av. J-C. A Rome, on réalise des décorés peints sur le mur du fond des portiques qui entourent les places, le forum de chaque ville romaine ; on le sait grâce aux écrits de Virgile, de Pline, de Cicéron, de Vitruve. Ce dernier donne des précisions dans son ouvrage *De Architectura* (VII, 5,2) dédié à l'empereur Auguste au I^{er} siècle avant J-C : « *Les anciens peignirent dans les lieux ouverts du fait de l'étendue de leurs murs des décors de scènes soit tragiques, soit comiques, soit satyriques. Ils ornèrent les passages couverts du fait de leur extension d'une variété de représentations de paysages ; des images furent peintes comme des ports, des caps, des rivages, des sources, des détroits, des temples, des bois sacrés, des montagnes, des troupeaux, des images et des choses créées par la nature ...* » Il faut noter l'emploi des mots et des verbes « *figuras, designarent, ornarent, imagines, pinguntur, signarent* » pour : formes figuratives, peindre, orner, représentations, peindre, dessiner ». Et enfin le mot « *per topia* » c'est-à-dire : en images. Un siècle plus tard, dans son *Histoire Naturelle* (XXXV, 37), Pline l'Ancien reprend ces mots pour parler de *topiaria opera* dans ce même contexte des œuvres imagées et idéalisées peintes sous les portiques, dans les décors des villas romaines, dans les lieux de réunion. Mais, nous ne sommes pas dans le jardin.

Selon la documentation retrouvée, le premier qui emploie le mot topiaire dans un sens nouveau est Cicéron (106-43 av. J-C) ; dans une lettre adressée à son frère Quintus (Lettres 3,1,5) il complimente un jardinier : « *Je fais des compliments au jardinier (topiarium) ; il a garni de lierre les soubassements de la maison et les espaces entre les colonnes de la promenade si bien que finalement, les statues vêtues à la grecque semblent jouer au jardinier et vendre du lierre.* » En fait, le célèbre orateur se moque d'une mode arrivée récemment à Rome ; on se met à installer des statues portant le pallium grec dans des enclos verdoyants. C'est à cette époque, sous César et Auguste que l'intelligentsia romaine découvre largement la civilisation, la culture, la philosophie grecques ; l'élite romaine parle grec, fait des séjours sur les terres de Socrate et visitent Athènes, Thèbes, Corinthe, et veut connaître tous les hauts lieux de l'histoire hellénistique.

On emploie le mot grec *topos*, les paysages, pour former le mot *topiarius*, le jardinier ; ce vocable est formé d'un radical grec *topos* et d'un suffixe latin. Il désigne un paysagiste créateur qui se différencie d'un simple jardinier, *hortolus* ; on limite le sens du vieux terme latin *hortus*. Pourquoi ? Parce qu'il est question d'un art nouveau, l' *Ars Topiaria* ou l'art du paysage. *Hortus* désigne le jardin potager, rentable, utilitaire alors que l'art topiaire est un style qui met en scène la beauté de la nature aménagée par l'homme pour son

agrément et le plaisir de ses amis. En un siècle, l'art des jardins venu de Grèce devient une réalité bien ancrée à Rome. Les sénateurs, les grandes familles, les empereurs installent de vastes parcs, d'Auguste à Néron, de Mécène à Hadrien. Les Grecs ont rapporté l'art du paysage des civilisations d'Orient ; ils introduisent le concept du jardin d'Eden venu des Hébreux et du paradis hérité de l'empire des Perses qui dominent l'ancienne Mésopotamie, l'Irak et l'Iran actuel.

Qu'est-ce que les topiaires ?

On a vu que l'art paysager est d'abord une conception intellectuelle qui veut imiter la nature en la mettant au service de l'homme. Au fil des premières décennies, à Rome, cet art du paysage idyllique connaît aussi rapidement une forme beaucoup plus restreinte : il s'agit de former des topiaires ; c'est une opération qui consiste seulement à guider les branches flexibles de certaines plantes par une corde lors de leur croissance. Ainsi par exemple on constitue des cordons de lierre soutenus par une chaîne fixée régulièrement sur de petites colonnes. On se met aussi à tailler arbres et arbustes dans un but décoratif pour élaborer des formes variées, géométriques ; on privilégie les plantes ligneuses sempervirentes, à petites feuilles et au port compact comme l'if, le cyprès, le buis, le laurier, toutes plantes d'origine méditerranéennes ; on sculpte des végétaux en silhouettes humaines ou animales. On utilise des gabarits en bois ou en métal, des cordeaux, des fils à plomb, des cisailles. Toutes ces pratiques nous viennent de l'Antiquité.

La preuve en est dans une lettre de Pline le Jeune (Lettres V, 6) qui donne une description précise des buis taillés : *« Devant le portique se trouve une promenade compartimentée par des buis (buxus) ; il y a aussi une plate-bande plantée de figures de bêtes ; et dans une prairie des buis dressés de mille façons en forme de lettres qui disent soit le nom du maître de maison (dominus) , soit le nom du jardinier (artifex). »*

Que nous apprend ce texte ? Tout d'abord, la promenade ne se fait pas uniquement sous les portiques mais désormais devant la maison, dans une allée bordée de buis. Ensuite, des formes animales sont à la mode comme pour donner à voir les animaux réels issus de la mythologie : des oiseaux comme la chouette d'Athéna ou des poissons entourant le dauphin de Neptune. Enfin, sur la pelouse, on a tracé en lettres les noms du propriétaire ou de son jardinier. On constate l'importance accordée au jardinier ; il est reconnu comme un créateur qui signe en quelque sorte son œuvre de son nom ; et de plus il est presque l'égal du propriétaire dont il est normal de rappeler le patronyme. A l'époque romaine, il semble bien que ces topiaires restent situés à proximité de la villa comme une manifestation d'une tendance à la mode ; il sont là pour être vus et célébrer le goût du maître des lieux. On peut donc se demander aussi si des arbres taillés plantés en pots ne décoraient pas aussi l'atrium de la villa comme on voit aujourd'hui de multiples pots de terre décorer les cours italiennes et les patios espagnols.

En somme, l'art topiaire a un aspect domestique ; il reflète le non-dit ; la présence des personnes de la maison qui ont choisi de représenter tel ou tel animal préféré, comme un chien. Il symbolise aussi la présence des divinités immortelles avec leur feuillage toujours vert comme Pan, dieu des jardins évoqué par le lierre, Priape, dieu des vergers ; les *lares familiares*, les dieux lares les âmes des ancêtres chargés de protéger le foyer ; ils tiennent en main une corne d'abondance facile à représenter par un grenadier en pot. Il y a aussi le culte des Pénates qui veillent à l'approvisionnement de la maison ; un arbustes à fruits peut faire l'affaire. On comprend aisément que cet art végétal ait suscité un bel engouement chez les Romains ; cette mode venue de Grèce s'est implantée sans difficultés dans la mesure où la divination de la nature, des sources, des bois sacrés est déjà devenue pour les élites une croyance purement intellectuelle. Émanant directement du jardin grec, le jardin romain peint sur les murs intérieurs des maisons se concrétise et devient réel. Il est luxuriant, fleuris et plantés d'arbres, peuplé de statues de nymphes, de silènes, de ménades ; on parle alors du

viridarium entouré d'un péristyle et orné de vases, de fontaines, de bassins. L'arbousier toujours vert est un topiaire qui fait allusion à l'éternité.

L'héritage d'une tradition orientale : le cloître médiéval

En Occident, dans les abbayes médiévales, les moines savants surent conserver les arts, les sciences et les lettres antiques, les traités de philosophie, de mathématique ou d'astronomie. Ils perpétuèrent la tradition orientale du jardin clos dont le cloître est la plus belle illustration. Il reprend des gestes immémoriaux dans les tracés au sol, les techniques et les méthodes de plantation.

Il est entouré d'une enceinte qui marque la séparation entre la nature sauvage et la terre cultivée, entre l'ordre de la Création voulu par Dieu et le chaos extérieur. Ainsi, le plan du cloître replit toujours la division en 4 zones, témoignage de la tradition des paradaeza perses que l'historien grec Xénophon avait tant admiré. Vers 400 av. J-C, celui-ci rapporte un dialogue entre Lysandre et Socrate, lesquels décrivent le parc de Sardes, propriété du roi perse Cyrus : « *Quel que soit son lieu de résidence, le roi des Perses fait en sorte d'avoir des jardins nommés paradeisoï où il passe beaucoup de temps quand la saison le permet.* » Les mercenaires grecs qui combattaient les Mèdes et les Perses ont ainsi découvert les jardins implantés dans chaque région administrative, les satrapies. Ils s'étonnaient de leur symétrie que Xénophon interprète comme une simple domination de la raison pure due au travail de l'homme pour s'approprier des zones désertiques.

En réalité, le jardin perse était l'expression matérielle d'une mystique. Les Perses qui dominaient le plus grand empire de toute l'Antiquité, étaient les héritiers des connaissances astronomiques des Indo-européens, des Indiens et des Mésopotamiens qui concevaient le cosmos comme un monde divisé en 4 secteurs, parcourus par 4 fleuves jaillissant des 4 points cardinaux. Il y avait le Pison c'est-à-dire le Gange, le Géhon qui est le Nil, le Tigre et l'Euphrate. Le jardin était donc divisé en 4 cantons par 2 axes qui se coupaient en angle droit et étaient matérialisés par des canaux ou des allées. L'intersection était occupée par un pavillon et le plus souvent par une fontaine jaillissante. Cette emprise terrestre manifestait la puissance du roi comme maître de l'univers et magicien capable d'assurer le lever et le coucher du soleil, le rythme des 4 saisons, la germination des graines et la levée des moissons. Les Pharaons d'Égypte jouaient exactement le même rôle comme garants de la crue du Nil, de la fécondité du sol et de la prospérité des cultures. Les Hébreux adoptèrent ce concept et le jardin d'Éden de la Bible devint le paradis terrestre transmis par la Chrétienté. Ainsi le cloître, appelé aussi « *paradis* » est-il divisé en 4 parties comme les 4 fleuves, les 4 vertus cardinales, les 4 Évangélistes. Au centre, un bassin ou un puits est assimilé à la Fontaine de Vie ; elle est proche de l'arbre de la connaissance du Bien et du Mal. On peut dire que cet arbre est une reprise minimale de l'art topiaire réduit à un seul sujet : un cyprès, un if, un arbre en forme de colonne et toujours vert comme symbole de l'éternité.

A la Renaissance, au moment où les textes anciens hébraïques, grecs et latins sont redécouverts, traduits et commentés, l'existence des *paradeisoï* est réactualisée. Au XVIIe siècle, les auteurs d'un livre très répand « *L'Agriculture et la Maison rustique* », les docteurs en sciences, Charles Estienne et Jean Liebaut déclarent dans leur dédicace en octobre 1582 : « *Cyrus, ce grand Roy des Perses en qui a relui une splendeur de toute majesté, n'avait jamais plus grand contentement que lorsqu'il pouvait dresser quelque beau parterre et ordonner certain nombre d'arbres en eschiquier dans ses Paradis.* »

Le grand apport de cette tradition des *paradeisoï* devenus paradis, est évidemment la symétrie, le calcul des proportions, les alignements, les carrés de l'échiquier comme autant de compartiments qu'il faut limiter par la plantation de buis ou autres petits arbustes verts. On adopte généralement des multiples de 4 : 8, ou 16 parterres quadrangulaires dépourvus de perspective lointaine ; à l'évidence, on perpétue l'échiquier qui reste le prototype du plan

d'un jardin. Ces bordures de buis sont des topiaires qu'il faut tailler selon une rigoureuse géométrie. Le jardin médiéval bourgeois est également fermé et fait évoluer la tradition du cloître.

Le jardin laïque : le courtil et son architecture de verdure

Le courtiou ou courtil est un mot qui nous vient du vieux français ; il désigne un endroit clos, un verger ou un potager mais toujours un lieu destiné au jardin. On parle aussi de *courtilage* pour nommer le terrain qui entoure directement l'habitation. Il a pu servir aussi de terrain de sport pour pratiquer le jeu de paume comme au temps d'Henri II ; c'est pourquoi on dit un *court de tennis* fait de terre battue ou couvert d'herbe. Le tennis étant considéré comme une adaptation anglaise du jeu de paume. (Donc, rien à voir avec la cour du château médiéval)

Le courtil est un espace intime, profane et souvent urbain. Il est lié au thème de la *littérature courtoise* ; ce jardin qui donne son nom à ces écrits poétiques devient un lieu enchanté où se situent le *Roman de la Rose*, les fêtes du *Décameron* de Boccace ou *Le Songe de Poliphile* de Francesco Colonna ; publié en 1499 à Venise, ce livre contient déjà tous les éléments qui vont trouver leur pleine réalisation concrète dans les jardins de la Renaissance italienne. Souvent la clôture s'assouplit et devient moins stricte que le haut mur du monastère. On voit apparaître dans les manuscrits illustrés de miniatures le « *tressage* » ou le « *plexis* » repris des Romains. Ces plessis étaient confectionnés en osier tressés pour soutenir des carrées remplies de terre et permettre par cette surélévation l'écoulement de l'eau d'arrosage. On en voit actuellement des reconstitutions partout où l'on cherche à refaire un « *jardin des simples* » médiévaux.

Aux XIV^{ème} et XV^{ème}, à Bruges, à Padoue, à Mantoue, en Toscane, on tente aussi de reconstituer par tâtonnements des topiaires à la romaine avec la technique des cercles concentriques.

Un arbuste planté en terre est équipé de cercles métalliques sur lesquels on taille directement les rameaux. On obtenait ainsi des formes parfois extravagantes au fur et à mesure de la croissance de l'arbuste. Ces topiaires étaient une curiosité ; dans ses jardins clos, René d'Anjou raffolait de ces constructions végétales d'arbustes dressés comme des assiettes empilées. Des roues de bois ou de métal superposées par ordre décroissant obligeaient le feuillage à se développer à l'horizontal. Souvent on faisait de même pour soutenir des plants d'oeillets qui prenaient l'allure d'un arbuste fleuri.

Ces courtils citadins plantés en damiers comportaient parfois des allées pavées de carreaux de faïence comme s'ils prolongeaient la maison. Les Romains utilisaient des claies en bois pour former des chambres de verdure. Dans son *Histoire Naturelle* (12,22) Pliny l'Ancien remarque ceci : « *Le ficus à fruits (le figuier) se répand grâce à ses rameaux prodigieusement longs qui en l'espace d'une année s'enfoncent dans le sol et forme une courbe grâce au travail du jardinier (opere topiario). A l'intérieur de cette enceinte ombragée et protégée, il est agréable de contempler les lointains à travers son pourtour cintré.* »

On reprend l'idée dès la fin de l'époque médiévale. Comme une balustrade en bois, des treillages divisent le jardin en clos successifs ; ils sont fabriqués avec des joncs entrelacés, éclissés et taillés en losanges, souvent recouverts de rosiers grimpants. Ces structures de treillages qui servent à guider les plantes sont des topiaires dont l'expression la plus aboutie est la tonnelle, connue donc depuis l'Antiquité. On élabore une véritable architecture de verdure. Le *Liber ruralium commodorum* de Pierre de Crescent constitue une source importante de documentation iconographique sur les travaux dans le jardin. C'est à la fois un manuel d'agronomie et un guide du jardin qui compte de nombreuses versions illustrées ; il fut publié à la fin du XIII^{ème} siècle et connut un énorme succès à travers toute l'Europe ; il resta

longtemps l'unique texte de référence sur l'art des jardins. C'est au mois de mars qu'il faut construire la tonnelle qui deviendra la pergola italienne des jardins des Médicis en Toscane et de grandes galeries vertes percées d'ouvertures dans les jardins flamands. Elles sont voûtées en berceau et déterminent un modèle qui sera imité et repris tout au long des siècles suivants.

En 1495, une célèbre miniature aujourd'hui déposée à Londres, est intitulée *L'oisiveté dans le jardin des Délices*. On y voit toute une société élégamment vêtue, assise dans l'herbe, autour d'une fontaine de jouvence de style gothique ; on bavarde, on écoute de la musique, on récite des poèmes, on se restaure et on boit sans doute du vin coupé d'eau comme c'est l'usage. Dans les peintures, les gravures, l'art topiaire est partout présent ; on remarque les arbustes taillés en soucoupes, les pots, les tonnelles, les plates-bandes géométriques, les allées rectilignes.

Parmi les jardins transitoires encore proches de la simplicité médiévale tout en adoptant les critères du jardin de la Renaissance, il faut citer celui de la Bâthie d'Urfé. Le jeune Claude d'Urfé se met au service de François Ier et prend part à la campagne d'Italie de 1521 à 1525. Il découvre donc le patrimoine, la culture, les textes antiques d'autant plus qu'il va suivre le roi et la cour à Amboise, à Blois, à Compiègne, à Fontainebleau. Il fut aussi ambassadeur de France à Trente, Bologne, Rome. C'est un homme cultivé, familier des arts et des Lettres de la Renaissance. En 1542, il est veuf et décide de tracer dans son Forez natal un jardin en hommage à sa chère épouse. On y retrouve le découpage géométrique et les 4 secteurs qui s'imposent. L'intersection des allées est occupée par un petit temple rond, un *tholos*, imité du temple de Vesta ou du panthéon d'Agrippa à Rome. Il s'agit toujours d'un sanctuaire funéraire ; la salle circulaire est entourée d'un péristyle concentrique aux colonnettes de marbre et il est dédié aux mânes d'un défunt. En réalité ce choix est une citation. Dans une lettre à son ami Atticus, Cicéron exprime son chagrin de la mort de sa fille Tullia en 45 av. J-C ; il veut construire un *fanum*, un petit temple en souvenir de celle dont « *la prudence et la vertu* » auraient mérité une sorte d'héroïsation. Dans l'esprit de Cicéron, à des siècles de distance, Claude d'Urfé fait dresser un tholos dans la Loire ! Et cette référence antique restera si prégnante qu'au XVIIIème siècle quand Jean-Jacques Rousseau voudra rendre un hommage de pierres aux philosophes disparus à Ermenonville, il fera construire également un tholos. L'origine d'une des premières fabriques du jardin remonte encore et toujours à l'Antiquité classique.

Les plantes médicinales et culinaires cultivées dans le jardin des simples des abbayes ne faisaient l'objet d'aucune classification scientifique. Au XVème siècle, apparurent les jardins botaniques destinés à cultiver, décrire, classifier les plantes locales ou exotiques rapportées par les Portugais déjà capables de longer les côtes africaines. Les savants organisateurs des premiers « *herbarium* » s'inspirent des écrits des naturalistes de l'Antiquité comme Dioscoride, Théophraste, Pline, Columelle ; en même temps que les jardins de plaisir, on installe des jardins de la science à proximité des grandes universités à partir du XVIème siècle ; à Padoue et à Pise, à Leyde, à Heidelberg, à Montpellier, Oxford, Paris. Les jardins botaniques s'organisent aussi autour de modules géométriques, carrés ou rectangulaires, en arcs de cercle ou en bandes ; ils sont orientés suivant les 4 points cardinaux pour répondre aux exigences astrologiques, fondamentales à une époque où la tradition magique est encore bien présente dans l'esprit de recherche des sciences de la nature.

Conclusion

Comme j'ai voulu vous le démontrer aujourd'hui, la plupart des éléments du jardin existent déjà à la veille de la Renaissance. Ils sont prêts à connaître un large développement qui aboutira à la perfection du jardin à la française tellement tributaire de l'héritage gréco-latin. On peut donc affirmer ici que le jardin reste un lieu de mémoire chaque fois qu'il perpétue des pratiques et des choix qui nous viennent de la plus haute Antiquité, comme l'art topiaire.